

Arrêt sur image

Jackie

Raymond Bertin

Number 139 (2), 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65218ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bertin, R. (2011). Review of [Arrêt sur image / *Jackie*]. *Jeu*, (139), 33–35.

Jackie

TEXTE **ELFRIEDE JELINEK** / TRADUCTION **MAGALI JOURDAN** ET **MATHILDE SOBOTTKE**
MISE EN SCÈNE **DENIS MARLEAU** ET **STÉPHANIE JASMIN**, ASSISTÉS DE **MARTIN ÉMOND**
DÉCOR, ACCESSOIRES ET VIDÉO **DENIS MARLEAU** ET **STÉPHANIE JASMIN** / COSTUMES **ISABELLE LARIVIÈRE**
ÉCLAIRAGES **MARC PARENT** / MUSIQUE ET ENVIRONNEMENT SONORE **NICOLAS BERNIER**
MAQUILLAGES ET COIFFURES **ANGELO BARSETTI** / CAMÉRAMAN **OLIVIER SCHMITT**
AVEC **SYLVIE LÉONARD**.
COPRODUCTION DE **UBU** ET DE **L'ESPACE GO**, PRÉSENTÉE À L'ESPACE GO DU 5 AU 30 OCTOBRE 2010.

RAYMOND BERTIN

ARRÊT SUR IMAGE

Quel miracle qu'une image
comme moi puisse parler¹.

Jackie Kennedy, Jackie Onassis, née Jacqueline Bouvier en 1929 à Southampton, de lointaine descendance française, morte d'un cancer à New York en 1994, fut et demeure l'une des icônes féminines du XX^e siècle, au côté des Marilyn Monroe, Brigitte Bardot et quelques autres. Sauf qu'elle, diplômée en littérature française de l'Université George Washington, parlant couramment, outre l'anglais, le français, l'espagnol et l'italien, n'était pas une actrice ni une artiste, bien qu'elle se passionnât pour plusieurs formes d'art. L'une des femmes les plus photographiées au monde, Jackie, comme on la nommait affectueusement en couverture des grands magazines, conserve pourtant une incommensurable part de mystère. Véritable carte de mode, qui subjuguait par l'élégance de ses toilettes, grande dame au sourire énigmatique, chez qui l'on devinait un caractère trempé, elle côtoya les grands de la planète tout en demeurant adulée du public. Figure tragique du jour où son premier mari, le 35^e

président des États-Unis, John F. Kennedy, mourut d'une balle dans la tête sur ses genoux, leur limousine décapotée fonçant dans les rues de Dallas en ce 22 novembre 1963 à jamais gravé dans les mémoires des témoins, dont les millions de téléspectateurs y assistant presque en direct.

Je n'ai même pas été capable d'atteindre le morceau de crâne sur le coffre de la voiture où j'avais grimpé. Le lendemain, je ne m'en souvenais plus. Je n'ai jamais voulu fuir. Je me souviens seulement que je pouvais voir une partie de l'intérieur de son crâne.

Iconoclaste, l'auteure autrichienne Elfriede Jelinek, romancière – *la Pianiste*, notamment, portée à l'écran, l'a fait connaître – et dramaturge controversée, lauréate du prix Nobel de littérature en 2004, a un rapport de haine réciproque avec son pays, comparable à celui d'un Thomas Bernhard, son compatriote. De façon virulente, elle a dénoncé dans ses œuvres les idéologies d'extrême droite et l'humiliation physique et morale faite aux femmes dans nos sociétés modernes. Bien que relativement *soft* par rapport à l'univers de ses romans, *Jackie* apparaît comme un texte tout de même étonnant, déroutant en ceci qu'il met des mots dans la bouche de celle dont l'image multipliée à l'infini a tenu lieu de discours sa vie durant, qui ne fut pas de tout repos.

1. Les citations sont tirées de l'ouvrage *Drames de princesses. La Jeune Fille et la Mort*, dont *Jackie* constitue la quatrième et avant-dernière partie, Paris, l'Arche Éditeur, 2006, p. 65-97.

On a presque plus parlé de mes vêtements que de moi. Et ça, ça veut dire quelque chose ! C'était mon écriture, mes vêtements. Mes vêtements étaient plus individuels que mes paroles, vous comprenez, alors qu'ils n'étaient que lignes, la forme fondamentale, tout cet appareil n'était qu'artifice, sobre, essentiel.

Qu'un metteur en scène comme Denis Marleau s'intéresse à cette matière textuelle, à ce personnage, et sans doute surtout à cette auteure, peut surprendre et, pourtant, lui et sa complice Stéphanie Jasmin ont su en tirer toutes les ficelles pour créer un objet théâtral captivant. Qu'ils aient fait appel à Sylvie Léonard, comédienne qu'on ne voit pas si souvent sur nos scènes depuis que la série *Un gars, une fille* l'a consacrée vedette du petit écran, voilà un autre élément intéressant : le texte de Jelinek, à travers le personnage de Jackie Kennedy, met en scène l'ambiguïté, le décalage entre l'être en constante représentation et la femme derrière l'image, entre le vrai et le faux, le dit et le non-dit, bref, interroge le statut ambigu de toute personnalité publique touchée par la gloire.

Regarder un objet attentivement comme s'ils se regardaient dans un miroir, oui, c'est ce que font tout le temps les gens. Ils nous voient, mais en réalité ils se voient eux-mêmes en nous. Une rareté telle que moi n'est mise véritablement en valeur que lorsqu'elle est absente.

Le vaste espace nu, plancher et fond de scène noirs, coupé de long en large par de grands canapés blancs, évoque à la fois les halls d'hôtels chics, les salles d'attente d'aéroports ou de cliniques luxueuses, où s'empilent les magazines des années 50 et 60, *Paris-Match*, *Vogue*, *Times*, exposant en couleurs le visage radieux de Jackie. La comédienne, en tailleur Chanel comme il se doit, entre en scène suivie d'un caméraman qui ne la lâchera pas d'une semelle durant l'heure, intense, que durera le monologue. La cadrant en gros plan la plupart du temps, dédoublant son image qui jaillit en noir et blanc sur un écran à l'arrière-scène, il ira jusqu'à la suivre en coulisses lorsqu'elle changera de costume, enfilant des robes toutes plus somptueuses les unes que les autres. Cela sans jamais interrompre le flux de sa parole, de sa pensée décousue.

De cette expression du visage, vous n'allez rien pouvoir faire, prenez plutôt celle-là ! Je l'ai déjà essayée ailleurs, mais elle ne convenait pas. C'est comme une chaussure avec laquelle on monte l'escalier sans faire de bruit, glisse et tombe à nouveau tout en bas dans un cri. Ah !

Avec sobriété, se laissant porter par les phrases qui semblent naître sans contrôle, le personnage parle de lui-même comme de l'image qu'il s'est appliqué à forger, à construire, à maîtriser toute sa vie, devenue le carcan dont il n'arrive plus à s'extirper. Passant de l'actrice en chair et en os au fascinant visage à l'écran, de Sylvie à Jackie, de la femme à l'icône, les yeux et l'esprit du spectateur, happés par le discours de déconstruction de l'idole, le font s'interroger à son tour sur son rapport avec la célébrité, avec ces personnalités auxquelles nous accordons tant de notre attention, jusqu'à en faire les véhicules de nos rêves. Cependant qu'à travers le fil abondant des mots se fissure le vernis, Jackie se répand en digressions : sur sa belle-famille haïe, sur les infidélités de Jack, dont cette Marilyn trop blonde, trop en chair, trop naturelle, puis sur ses fausses couches répétitives, sur les drogues qui permirent au couple présidentiel de garder la tête hors de l'eau, sur la mort surgissant bruyamment.

Heureusement que Dr. Jacobson a obstinément gardé le silence pendant le procès. [...] Pas comme ce Dr. Death qui fait tout le temps parler de lui. Mais il faut bien que la mort batte la grosse caisse pour sa publicité, sinon qui la prendrait de son plein gré ? Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, la pauvre Marilyn voulait encore une fois se redresser dans la vie, et justement avec mon Jack !

Que savons-nous réellement de ces célébrités qui nous semblent si familières, de leurs souffrances, de leurs complexes, de leur vérité intime ? Voilà le type de questions que nous pose la pièce. En s'appliquant pour ne jouer que la partition de Jelinek, qui a quelque chose de musical – l'auteure est aussi une musicienne patentée, ayant étudié pas moins de six instruments ! –, Sylvie Léonard a su rendre avec justesse la complexité du personnage, sans jamais faire oublier qu'elle-même, comédienne, jouait ce personnage. Effet de distanciation, de dédoublement, non appuyé, subtil. La Jackie qui en ressortait, femme froide et calculatrice, se voulant parfaite en tout et partout, hautaine et révoltée contre la vie qui ne l'a pas épargnée, parlant comme d'outre-tombe, révélait ses secrets.

J'aimerais vraiment aller vers moi-même pour me consoler, mais il n'y a personne. Il n'y a même pas les cheveux comme chez Marilyn. Cela fait déjà longtemps qu'ils sont tombés à cause de ce foutu cancer. C'est drôle, non ? [...] J'agite la main devant mon visage. Hé ho ! Y a quelqu'un ?

Quant au public, il ne repartait pas bouleversé, ému, mais plutôt méditatif, songeur, interpellé par cette démonstration si maîtrisée : la déconstruction méthodique d'un mythe. ■



Jackie d'Elfriede Jelinek, mise en scène par Denis Marleau (UBU/Espace GO, 2010), SUR LA PHOTO : Olivier Schmitt et Sylvie Léonard. © Caroline Laberge.